Je n'en ai gardé aucun souvenir, sauf une certaine qualité qui me faisait croire que cela valait Renard et Becque. Fûmes-nous justes de noyer toute la portée et de ne garder que ces deux-là? Je ne renie pas quant à moi Maurice Donnay, et pas seulement celui d'*Amants*.

Relu d'affilée, et du même cœur, *Le Pain de ménage*, *Le Plaisir de rompre*, *Poil de Carotte*, *Monsieur Vernet*. Pour *La Bigote*, que j'ignorais, j'étais tout prêt à l'admirer; que cela m'a paru faible! Catholique, j'ai porté avec *La Pharisienne* un témoignage autrement corrosif que *La Bigote* (je ne parle pas du talent). C'est que je connais le personnage du dedans et du dehors. Le Jules Renard de *La Bigote*, un épouvantail le rend furieux : c'est un chien qui aboie à la lune.

Vémars

AUJOURD'HUI, 1^{er} août 1966, le Colonial Office a cessé d'exister. Cette foule immense, hier, à Wembley, hurlant : « England! England! » et acclamant son équipe de football : un grand peuple se consolait d'avoir perdu l'Empire du monde.

Mercredi 3 août

UN jeune photographe, à qui je n'avais pas fixé de rendez-vous, force ma porte et éveille tout de suite ma méfiance : il insiste pour que je m'occupe à alimenter le feu de branchages qui brûle au fond du jardin : c'est ainsi qu'il veut que l'objectif me surprenne. Je lui oppose que je ne m'occupe jamais de ce feu et que son document serait menteur. Il ne comprend pas mon objection. L'authenticité, la vérité du reportage, l'idée lui en est évidemment indifférente, peut-être même unimaginable. Revenu au salon, il remarque sur une table un puzzle interrompu. Il me propose d'y travailler. J'ai affaire à un virtuose du téléobjectif truqué : il fera semblant de m'avoir surpris à mon insu, jouant au puzzle. L'ennui est que je ne m'en mêle jamais, que c'est la distraction d'un de mes enfants et que là encore il dupera les lecteurs du magazine qui l'emploie. Son imperméabilité à ce scrupule est évidente : on dirait qu'il l'entend formuler pour la première fois.

Il me parlait à voix presque basse et de si près que j'eusse pu dire ce qu'il venait de manger à son déjeuner. Pour m'en débarrasser, je finis par consentir à ce qu'il prenne de loin

une photo, truquée, bien entendu! Il a fallu porter une cafetière et une tasse sur une table du jardin où je n'ai de ma vie vu servir le café.

Si je note cet incident, c'est qu'il est révélateur de l'imposture d'une certaine presse, du faux et de l'usage du faux qu'elle pratique impunément et cyniquement...

Judi 4 août

LA presse. Il faut bien que j'en parle encore. Je m'étonnais hier de cette interview de moi annoncée par un important hebdomadaire. S'il y avait une chose au monde dont j'étais sûr, c'était de n'avoir accordé aucune interview à cet hebdomadaire-là. On m'apporte le numéro : mon nom éclate sur la couverture. Ce sont bien des propos que j'ai tenus, mais à la radio, au printemps dernier. Ces honnêtes confrères les publient froidement sans mon accord, et, bien entendu, sans que d'aucune façon il leur en doive coûter rien. J'ignorais que mon jeune questionneur de la radio était aussi, tout jeune qu'il est, le rédacteur en chef du grand hebdomadaire. Ce malin a compris que la radio ne fait pas peur même à un vieux lièvre comme moi et qu'elle lui tend le plus sûr des pièges.

Quelle excuse allait-il inventer, ce jeune monsieur? J'en étais curieux; elle est candide, comme on va voir, et dénuée d'artifice : « Je comprends parfaitement votre étonnement et je vous demande de bien vouloir m'excuser de vous avoir ainsi déplu. Vous me demandez des explications, je vais vous les donner et je pense qu'elles vous apaiseront, à défaut de vous satisfaire. Vous êtes, vous aussi, journaliste, et vous devez savoir comment on travaille souvent dans la hâte et dans l'improvisation. La transcription de l'entretien que vous m'avez accordé et sa publication étaient prévues depuis longtemps, et je m'étais promis d'obtenir votre accord préalable, mais il a fallu aller très vite et la négligence a fait le reste. Le contenu de cet entretien (je parle de vos réponses, bien entendu) était si remarquable qu'il m'a paru absurde de ne lui accorder que la fugacité des ondes. Ce qui a été entendu par quatorze millions d'auditeurs ne peut-il être lu dans un journal qui tire à deux cent mille exemplaires? »

Et voilà! Je ravale ce que j'aurais à dire. Je songe, pour me consoler, à l'expérience que j'ai de l'honnêteté, du sérieux chez le moindre artisan français, du respect qu'il a de son travail. Tout près de nous, les metteurs en scène, les acteurs, que j'admire leur conscience professionnelle! Que de scrupules pour des réalisations d'un seul soir au petit

écran! En ce qui me concerne, l'adaptation de *Destins*, celle de *La Fin de la nuit* m'ont inspiré non seulement de l'admiration mais du respect.

Vendredi 5 août

L'AUTRE soir à la télévision, le congrès du Soviet suprême. Toutes ces figures d'hommes et de femmes uniformément vidées d'expression, comme nettoyées de leur âme. Ces faces humaines, celles qui apparaissent en gros plan, si différentes qu'elles fussent par les traits, se ressemblaient toutes à cause de ce néant, de ce vide. Les applaudissements se déclenchaient sans aucun souci de paraître spontanés. Personne ici ne trompe personne. Même les vêtements, la coiffure des femmes, les cravates des hommes contribuaient à donner cette impression d'une absence, d'un refoulement infini, d'une mort peut-être sans remède... Mais non, tous ces hommes, toutes ces femmes revivent, retrouvent leur âme dès qu'ils sont seuls ou avec l'être qu'ils aiment.

Lundi 8 août

VIVRE très vieux, c'est être exposé à ce que l'image du vieillard que nous sommes devenu brouille, recouvre et, finalement, efface toutes les autres: nous resterons ce vieillard à jamais. Je lisais ces jours-ci une préface que Julien Cain a écrite pour *Le Lys rouge* d'Anatole France. Il assure que les passages les plus brûlants du livre (tout ce qui touche à la jalousie) viennent des lettres d'Anatole France à Mme de Caillavet. Ce vieux sceptique, à l'esprit amer et salace, ce sinistre « Anatole France en pantoufles » qui survit seul, qu'a-t-il de commun avec ce jeune amant déchiré qui surprend sa maîtresse lorsqu'elle glisse une lettre, non à Florence, dans la boîte d'Or San Michele, comme l'héroïne du *Lys rouge*, mais à la poste de Cérons, à cinq kilomètres de Malagar? Je songe qu'Anatole France est l'auteur du *Livre de mon ami*, qui déborde de tendresse (j'en sais par cœur une page entière: « O pauvre âme, pauvre âme errante sur l'antique océan qui berça les premières amours de la terre... »). Cet ennemi de l'Eglise et des prêtres, il est tout de même l'auteur de *L'Orme du mail*, du *Puits de Sainte-Claire*: il a été sensible, plus subtilement que Chateaubriand, au génie du christianisme et de cette

Eglise gallicane qu'au fond il chérissait, mais dont les cléricaux l'ont dégoûté, du temps de l'Affaire.

Relu aussi *Bel Ami*. Ce monde de Maupassant, c'est un monde bouché, hermétiquement clos. Dieu était mort déjà, en France, chez les fils de Renan et de Taine, et chez ceux de Flaubert, bien avant que Nietzsche en ait annoncé la nouvelle au monde. Là où Dieu est mort, l'homme finit par mourir lui aussi. Il y a mis un peu de temps dans le roman français, — mais enfin le voilà liquidé à son tour: il n'y a plus personne, il n'y a plus rien.

C'est le temps du loisir, de la totale disponibilité. Au long de ces journées pluvieuses, j'ouvre des livres oubliés — et même *Consuelo*! La première partie, la partie vénitienne, si c'était de Stendhal, on s'en émerveillerait. Ce pourrait être de lui. George Sand l'a-t-elle connu? Je ne m'en souviens pas. Ce qui couve dans ces pages, sous une cendre chaude encore, Stendhal l'eût imaginé, l'eût rêvé, mais Sand, elle, l'a vécu.

Je change d'atmosphère et reprends, comme chaque année, *Edith Stein*, par une moniale française, bouleversant petit livre qu'Elisabeth de Miribel m'avait envoyé en 1954. Simone Weil, Edith Stein, ces deux filles d'Israël auront fait front contre la chrétienne Simone de Beauvoir, et peut-être sauvé plus d'âmes qu'elle n'en a mis en péril.

Dimanche 28 août

LE temps n'est plus où je me serais inquiété de ce périple que le général de Gaulle a entrepris. J'ai toujours su que ce grand règne finirait et que, comme tous les grands règnes, il sera suivi d'un temps béni pour les dissipateurs qui trouvent des coffres pleins et à qui il faut infiniment moins de temps pour les vider qu'il n'en a fallu à Charles V, à Louis XI, à Henri IV pour les remplir.

Naguère, je m'inquiétais, au moment de ces départs, en songeant que de Gaulle n'avait pas achevé sa tâche: il y avait encore beaucoup à faire, me disais-je, sur tous les plans et dans tous les ordres. Je ne le pense plus aujourd'hui. Non certes que tout me paraisse avoir été fait — mais l'essentiel du possible, oui ce Français l'a accompli. S'il s'en allait maintenant, il pourrait s'endormir en paix — en paix avec lui-même, avec son peuple, avec Dieu.

Tout ce qu'il lui est accordé de vie désormais, à lui et donc à nous, m'apparaît comme une grâce de surcroît. Le temps est proche où la nation devra de nouveau marcher seule, telle que l'a faite l'histoire de ces dernières années. Le